

De l'anglais dans *Jeu*, ou les joies du risque

Michel Vaïs

Number 133 (4), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2009). De l'anglais dans *Jeu*, ou les joies du risque. *Jeu*, (133), 102–103.

DE L'ANGLAIS DANS *JEU*, OU LES JOIES DU RISQUE

MICHEL VAÏS
RÉDACTEUR EN CHEF

POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LA FONDATION DE LA REVUE, en mars 1976, *Jeu* publie aujourd'hui un article en anglais. Cela mérite des explications. Une présentation de Tony Nardi, à qui nous avons offert la Carte blanche de *Jeu* 133, éclairera ce choix fait par le comité de rédaction.

Ce comédien fort doué, d'une présence magnétique, par ailleurs trilingue, a depuis quelques années conçu ce que l'on pourrait appeler un « spectacle » ou, en tout cas, une prestation, consistant en la lecture publique de « lettres » qu'il a écrites, trois performances qui portent principalement sur l'organisation de la pratique théâtrale et sur sa réception, surtout à Toronto. Il est debout pendant plus de deux heures, lisant de manière fort expressive le texte qui défile sur son ordinateur portable posé sur un lutrin. Aucun effet d'éclairage, de musique ou autre. L'auteur-interprète réfléchit à haute voix sur la faiblesse des metteurs en scène et des critiques dont, au cours d'une carrière remarquable, il a subi les maladresses, l'ignorance ou la paresse intellectuelle. Véhément dans son propos, il avance tel un Quichotte, sans masque, faisant flèche de tout bois, jouant le tout pour le tout au risque d'y laisser des plumes.

Nardi a commencé par offrir ces prestations à Toronto, puis à l'Université McGill et à l'UQAM à Montréal. Lorsque Olivier Kemeid, directeur artistique de l'Espace Libre, l'a invité rue Fullum pour donner quatre représentations de *Letter Two* fin août, début septembre 2009, Nardi a cru que son texte, écrit en anglais, serait traduit et donné en français. Mais Kemeid a préféré que Nardi

le livre dans la langue originale, avec des surtitres français. (Encore que les surtitres résumaient très brièvement un texte extrêmement dense, au débit souvent accéléré.)

C'est donc à l'Espace Libre que quelques membres de l'équipe de rédaction de *Jeu* ont vu cette « chose » qui, à cause du talent de conteur de l'interprète, fascinait bien au-delà du propos, lequel constituait avant tout un acte de courage et de grande lucidité. Le soir de la première, la prestation était suivie d'une discussion avec le public, animée par Paul Lefebvre. Chaque soir, l'animateur était différent.

À *Jeu*, nous avons choisi de nous abstenir de publier un compte rendu critique du spectacle, tant il se distinguait par sa forme de ce que nous offre habituellement la saison théâtrale. Certes, nous venons de publier – dans *Jeu* 131 – un dossier sur le conte et les conteurs, et il est vrai que, à certains égards, la prestation de Nardi s'apparente à la performance d'un conteur qui livrerait un discours pamphlétaire sur la vie théâtrale. Nous avons plutôt décidé d'offrir à Nardi la Carte blanche de ce numéro, en lui disant qu'il serait le mieux placé pour « prolonger », par l'écriture, son expérience montréalaise. Nous lui avons demandé plus précisément s'il pouvait traiter à la fois de la réception par le public québécois (par rapport à celui du Canada anglais) de *Letter Two* et des animations, différentes chaque soir. À notre grand plaisir, il a immédiatement accepté notre commande. Nous lui avons offert d'écrire son article en anglais, et je m'étais engagé à le traduire en français pour *Jeu*.





Détail de l'affiche du spectacle de Tony Nardi, *Letter Two*, présenté à l'Espace Libre en septembre 2009. © Folio et Garetti.

Traduire un pavé quand on est soi-même dans la mare...

Seulement, voilà : armé de son écriture pléthorique, Nardi nous a livré un texte d'une seule coulée, dépassant de près du tiers le volume maximum demandé. Puis, retravaillant laborieusement son article à notre demande (mais nous nous sommes abstenus d'intervenir sur le contenu, même s'il peut faire grincer des dents...), il en a livré une seconde mouture – bien dotée d'intertitres, mais réduite d'à peine 121 mots... –, qu'il a par la suite augmentée en retouchant encore son texte à deux reprises. Un peu kamikaze, j'étais tout de même prêt à relever le défi de le traduire ; je nourrissais même l'ambition de tenter de le comprimer un peu dans ce processus. Cependant, au comité de rédaction, nous savions bien que, quelle que soit la traduction proposée, elle se distinguerait du style de l'original au point de pouvoir s'apparenter à une trahison aux yeux du principal intéressé.

Voilà pourquoi nous avons décidé de publier cette Carte blanche en anglais. Elle s'inscrit ainsi naturellement dans la démarche entreprise par Tony Nardi, en reconnaissant l'importance – je dirais : le caractère inviolable – de son propos. Lorsque je l'ai informé de notre décision, il a trouvé que nous faisons preuve d'un *fair play* que l'on chercherait en vain au Canada anglais. Nous estimons logique d'accorder un traitement spécial à cet artiste, dans la mesure où nous l'avons invité à s'exprimer dans nos pages et où il a accepté d'y livrer une sorte de « prolongement » à sa prise de parole publique. Nous avons toujours encouragé les artistes à s'exprimer sur ce que nous estimons important ou essentiel, et nous voulons laisser tout l'espace nécessaire pour

qu'ils se sentent à l'aise dans *Jeu*, au risque de les laisser dire du mal de nous. Cela ne signifie pas, évidemment, que nous endossons tous leurs propos, qui sont parfois maladroits, simplificateurs ou injustes¹.

Cela dit, revenons aux points essentiels soulevés par Tony Nardi dans sa Carte blanche : ses « lettres » sont-elles du théâtre ou non, et aurions-nous dû en traiter comme nous traitons d'autres spectacles de théâtre ? Je répondrai qu'il y a du « théâtral » dans ses prestations, comme il y en a dans certains spectacles de conte, de danse, de performance, voire à l'opéra ou au cirque. À *Jeu*, nous sommes ouverts à toutes les aventures – riches ou pauvres – du spectacle vivant, que nous accompagnons avec intérêt et enthousiasme. ■

1. Ainsi, dans la première version de sa Carte blanche, frappant sur la tête de turc que représentait pour lui le rédacteur en chef de *Jeu*, Nardi avait écrit : « *Apparently, Vais has never heard of Dario Fo.* » Cette phrase a disparu de sa seconde version, après que je lui aie dit que, en quarante ans de pratique de la critique, j'avais bien vu la plupart des pièces de Fo, avant et après *Mistero Buffo* que je l'ai vu lui-même jouer en solo, au Théâtre de Chaillot, à Paris, le 8 janvier 1974.